

Christine de Pizan ou le féminisme au XV^{ème} siècle

Conférence de Florence Bouchet

Florence Bouchet, professeure à l'Université Jean Jaurès à Toulouse, maître de conférence et spécialiste de l'ère médiévale, est venue au Lycée Saint-Sernin ce jeudi 16 septembre, pour donner une conférence aux khâgneux de spécialités lettres modernes et espagnol. Elle s'est exprimée avec passion et humour au sujet de la place d'une femme-poète dans la société médiévale : Christine de Pizan.

Le Moyen Âge, une société misogyne

Au Moyen Âge, la majorité des textes littéraires sont écrits par des hommes, mais s'imposent néanmoins une vingtaine de *trobairitz*, troubadours féminines (la Comtesse de Die, Marie de Ventadour, Marie de France, etc). L'époque médiévale, dans un contexte d'apogée du catholicisme, entretient un rapport à la femme fort négatif. La femme étant créée à partir de la côte d'Adam, elle est considérée comme un être subalterne, second et inférieur à l'homme. Fille d'Ève, la femme est vue comme une pécheresse, responsable de tous les maux de l'humanité. Ainsi, dans la littérature masculine, les cléricaux « s'amusent » à en faire une dévalorisation satirique, dépeignant sans vergogne les défauts dits « féminins », de la coquetterie à la tromperie, sans oublier la luxure : de quoi satisfaire un lectorat misogyne !

Toutefois, depuis le XII^{ème} siècle, la littérature courtoise élabore l'idéal de la *fin'amor*, amour pur et parfait, mettant paradoxalement la femme sur un piédestal. Objet de désir et de fantasmes, idéal inaccessible, son cœur incarne le Graal d'un chevalier aimant qui s'y voue corps et âme et tente de la conquérir.

Bien que la littérature courtoise idéalise la femme, les textes ne sont pas représentatifs de la société dans laquelle elle évolue. S'affirmer comme femme de lettres n'est pas de tout repos dans un tel contexte.

Christine de Pizan, femme forte et ambitieuse, fait exception au XV^{ème} siècle : elle est passée de la souffrance d'être née femme, à une immense fierté et une affirmation de son genre.

La vie de Christine de Pizan (1364-1430)

Christine de Pizan est née en Italie, à Venise. Elle est la fille de Thomas de Pizan, médecin et astrologue au service du roi de France Charles V, dit « Le Sage ». Son père veille de très près à son bon développement, attitude rare et peu commune dans un contexte où l'éducation des garçons est une priorité. À quinze ans, Christine épouse Etienne Castel, gentilhomme, notaire et secrétaire du roi. Leur union est heureuse et épanouie, ce qui, à nouveau, relève de l'exception.

Mais le roi meurt en 1380, entraînant la déchéance progressive du père de Christine dont la vie s'achève en 1387. Trois ans plus tard, c'est son mari qui succombe. À l'âge de vingt-cinq ans seulement, Christine se retrouve seule, dans une situation précaire, avec trois enfants à charge, ainsi qu'une mère et une nièce dont elle doit s'occuper.

Trois solutions s'offrent à elle : se remarier, se vouer à Dieu ou subvertir les normes établies. Libre et audacieuse, Christine choisit la troisième voie et décide d'étudier et d'écrire (vers de circonstance, écrits de prose allegorico-autobiographique, traités polis et moraux). Elle compose une œuvre abondante d'une quarantaine de titres, et dédie la plupart de ses livres à des membres de la famille royale dont elle est proche, notamment au duc de Berry, au duc de Bourgogne, au roi Charles VI et à son épouse.

Des blessures sublimées par l'écriture

Entre la perte de deux êtres aimés et son combat houleux en tant que femme, l'existence de Christine demeure tourmentée. Ses multiples blessures intérieures se trouvent au fondement même de son écriture. À l'instar d'une alchimiste, Christine transforme son chagrin en un engras littéraire fertile.

Certaines de ses ballades dénotent d'une grande fragilité. Sa « Ballade XI » ressemble à une plainte litanique, avec une anaphore de l'expression « seulete suy » traduisible par « seule je suis », qui se développe tout au long du poème avec mélancolie. Christine ne semble pas parvenir à s'extirper de cette solitude et de cette tristesse, qui reviennent sempiternellement, dans un douloureux écho. Les rimes féminines allongent d'autant plus cet effet de plainte (le « e » se prononce encore à l'époque) et insistent tout particulièrement sur la souffrance féminine.

Dans une fiction allégorique appelée *La mutacion de fortune*, Christine raconte une traversée en bateau au cours de laquelle son époux disparaît, emporté par une tempête. La poétesse emploie l'image de la tempête, métaphore ambivalente de la perte, à la fois catastrophe dévastatrice et occasion inouïe de se réinventer. Dans sa détresse, Christine s'endort et c'est alors que Fortune arrive à son secours pour la transformer en homme. La poétesse se sent investie d'une vigueur masculine et « tombe » son anneau, révélation d'un veuvage assumé et d'une reprise de liberté. Christine redevient maîtresse de son existence, femme indépendante, menant seule son propre navire. Ce poème n'est pas sans nous évoquer le *topos* de l'*homo viator*, voyageur qui quitte sa terre natale pour suivre sa propre route, chemin allégorique de la vie.

Dans son « Rondeau XI », Christine se remémore le douloureux souvenir de sa tragédie intime : la perte d'un père et d'un époux. En contradiction avec ses propres émotions, elle chante des poèmes joyeux pour plaire à son public, alors que ses yeux préféreraient pleurer. Dans un jeu d'antithèses, elle écrit notamment : « Rire en plorant et très amerement ». Dans son « Virelai I », ce masque de joie est très explicite : « Je chante par couverture / Mais mieulx plourassent mi oeil ».

En outre, Florence Bouchet nous a précisé qu'il fallait se montrer très attentifs à l'usage du nom de Christine. En effet, l'entrée en écriture a complètement transformé son identité. Dans son recueil des *Cent ballades*, Christine rédige un poème où elle signe d'un anagramme. Dans le mot « *escrit* », on peut en effet lire « *crestine* », paronomase de « *Christine* ». Quant au poème « *Dit de la Rose* », celui-ci décompose, émettre le nom de Christine en syllabes : le début de son prénom devient un « *cry* » de désespoir. Enfin, dans son *Livre des 3 jugements*, la poétesse lie son nom au Christ en personne, jouant avec malice sur la paronomase entre Christ et Christine. Cette association est considérée comme scandaleuse car la poétesse associe Dieu le Père à une femme transformée en homme, travestie par l'écriture. À nouveau, Christine n'aura pas manqué d'audace !

Un appétit intellectuel et humaniste

La personnalité de Christine s'affirme pleinement dans le savoir. Poursuivant l'œuvre paternelle, elle décide d'étudier assidument, afin d'avoir avec elle un bagage intellectuel humaniste. Elle s'intéresse notamment aux œuvres d'Homère, Platon et Aristote. Femme seule et retirée, Christine recherche la vérité dans la connaissance. Elle parle de son bureau comme d'une « celle », cellule monastique laïcisée. Dans la *Cité des dames*, la poétesse dresse un auto-portrait humaniste, adepte de l'*otium*, plaisir studieux : « Mais toi, ma chère Christine, par le grand amour que tu as porté à la recherche du vrai dans cette longue et assidue étude, qui t'a retirée du monde et rendue ainsi solitaire, tu as mérité notre amitié ».

Une prise de parti dans la querelle du *Roman de la Rose*

Le *Roman de la Rose*, roman de Guillaume de Lorris et Jean de Meung, « best-seller » du XIII^e siècle, suscite le tout premier débat littéraire. Ce roman a en effet été remis en cause dans le caractère plus ou moins convenable de sa seconde partie, ajoutée par Jean de Meung. Avec sa ferveur habituelle, Christine prend part au débat et accuse le caractère explicitement misogyne de ces pages.

La poétesse écrit un épître cinglant et plein d'ironie, destiné à Pierre Col, fervent défenseur du *Roman de la Rose*. Christine y développe une isotopie du jardin comme métaphore des lettres. Elle y fait la description d'un *locus amoenus*, jardin idéal, paysage des lettres, dans un jeu audacieux où elle se décrit comme la nouvelle Ève. Les œuvres littéraires sont ici des fleurs en guirlandes. Provocatrice mais subtile, l'autrice joue avec l'étymologie latine « *legere* », qui originellement signifie « cueillir », puis par extension « lire ».

Une parole redonnée à la femme

Féministe engagée, Christine dénonce les hommes de lettres qui dégradent l'image des femmes en écrivant des histoires de tromperies à leur sujet. À l'instar d'Ovide, la poétesse chante la déception de trois femmes abandonnées et esseulées, extraites des mythes antiques : Médée, Didon et Pénélope. Subversive, Christine donne la responsabilité de la faute à l'homme et non à la femme. On ressent dans ses textes une indignation et une colère envers la littérature misogyne. Christine a été bouleversée par ces écritures masculines qui calomniaient les femmes.

En écrivant *La Cité des Dames*, Christine détourne le titre de *La Cité de Dieu* de Saint-Augustin, pour offrir un espace littéraire aux femmes. Elle en fait des héroïnes et leur assigne des qualités honorables comme la vertu et la sagesse.

Ses *Cent ballades d'amant et de dame* retracent l'aventure amoureuse de sa naissance à sa faillite. La parole est donnée à la dame ; elle exprime elle-même ses sentiments. La dame n'est plus seulement l'objet de désir d'un homme, comme de coutume dans la littérature courtoise, mais elle est ici sujet de ses propres ressentis. Dans la « Ballade XII », on peut notamment lire la crainte de la dame à l'idée de perdre son honneur en aimant un amant. Ainsi, elle préfère s'abstenir d'aimer pour conserver sa vertu. Chez Christine de Pizan, la femme veut maîtriser son destin amoureux. Christine cherche ainsi à déconstruire l'argumentaire courtois. Pour elle, la dame doit préserver son honneur et donc éviter de fréquenter un homme hors mariage. La fidélité préconise la vertu. Ainsi, la dame doit se méfier des beaux parleurs, des séducteurs hypocrites et elle doit se garder de croire aux illusions amoureuses. Le féminisme de Christine de Pizan ne consiste donc pas à valoriser une libération des carcans de la morale, mais plutôt à prôner la vertu féminine.

Un engagement politique

Christine de Pizan, en plus d'être féministe, est engagée politiquement dans la Guerre de Cent ans. Elle donne notamment des conseils de stratégie politique aux princes. Venant d'une femme, cette posture est jugée scandaleuse et inconvenante.

L'autrice rédige un texte intitulé *Lamentation sur les maux de la France*, dans lequel elle exprime le désespoir éprouvé face au drame que va connaître sa patrie. Christine adopte une position annonciatrice, à l'instar d'une prophète esseulée. Elle s'épanche, s'émeut, laisse couler ses larmes et son encre. Ses pleurs ont une dimension politique. Christine utilise la rhétorique du *pathos* pour émouvoir ses lecteurs, au sens étymologique de « mettre en mouvement ». Dans ce texte, sa parole n'est pas stérile et gratuite, mais bien doublée d'un écho politique : Christine veut galvaniser les foules, créer un mouvement, une indignation, un sentiment commun et patriote.

Entre 1412 et 1414, elle écrit même un traité d'art militaire, livre de la paix destiné au dauphin.

Christine se retire au couvent de Poissy en 1418. Une dizaine d'années plus tard, elle écrit son dernier texte : *Le Ditié de Jeanne d'Arc*. Chef de guerre, meneuse d'hommes et contemporaine de Christine, Jeanne d'Arc incarne pour la poétesse toute l'exemplarité de la force et de la témérité féminines.

En quelques mots...

Audacieuse, moderne dans chacune de ses postures et précurseuse du féminisme, Christine de Pizan incarne une figure emblématique de son temps.

À l'époque, il était tellement improbable qu'une femme ait la capacité d'écrire de tels textes, que la plupart des lecteurs pensaient que des hommes en étaient à l'origine...

Certains ont su, néanmoins, reconnaître son talent et son courage. Martin Le Franc, dans *Le Champion des Dames* (1440-41) évoque le nom de Christine, dont le nom est partout et ne s'éteint jamais. De même, le poète Eustache Deschamps fait un éloge à Christine sous la forme d'une ballade. Mélancolique, il lui confie

qu'il comprend son isolement : « car je te vois [...] seule en tes faiz ou royaume de France ». Christine est seule par sa singularité et son courage. Son statut de poétesse engagée ne peut que l'isoler. Elle ne peut trouver sa place dans une système qui exclue ses propres principes.

Aujourd'hui, Christine de Pizan prend une place importante dans le cadre des *gender studies* et dans la lutte féministe. On admire cette femme d'exception et on tente de lui redonner la parole, elle qui s'est tant battue pour que l'on entende sa voix.